

GUY TIROLIEN

Balles d'or

poèmes

PRÉSENCE AFRICAINE

25 bis, rue des Écoles, 75005 Paris
64, rue Carnot, Dakar

PQ
2680
I 7
B3
1982

MARIE GALANTE

Est-ce ivresse déjà que vos rhums m'ont versée,
ou si c'est la magie du pays retrouvé ?
Voici gronder en moi, sourdement,
sourdement,
tous les volcans de mon passé,
et voici s'épanouir, pâles fleurs explosant parmi la paix
[du soir,
tous les fantômes qui furent moi.

C'est ici qu'une erreur guida leur caravelle,
et que beaucoup moururent sous les mancenilliers
d'avoir voulu goûter à la douceur des fruits.
L'or qu'ils venaient chercher, ils ne l'ont point trouvé.
Mais moi je suis venu pour faire pousser de l'or,
je ne me rappelle plus d'où.
Un jour, je suis venu pour faire pousser de l'or,
je ne me rappelle plus quand.
Et dès le pur matin sifflait le vol des fouets,
et le soleil buvait la sueur de mon sang.

ISBN 2-7087-0593-8

© Éditions Présence Africaine, 1961

Droits de reproduction, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays.
La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les « analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Si je riais en ce temps-là ?
 O ces yeux que dans l'ombre allumait le tafia !
 O nos muscles, le soir, retrouvant leur vigueur !
 Les soucougnans glissaient dans le cœur de la nuit.
 Des incendies parfois ravageaient les rhumeries.
 D'étranges punchs flambaient,
 réchauffant le sang vert des mares endormies.
 Des prêtres sans soutane dansaient la bamboula ;
 et les nonnes sanglantes pleuraient leurs seins coupés.

En ce temps-là, qui fut le temps de la violence,
 les aubes se levaient dans des ciels de nausée.

Depuis vint la douceur, depuis vint la rosée.
 Mais si fugaces, hélas, et de quel prix payées !
 O sœur de mon printemps, te souvient-il
 de mon départ ?
 de ces wagons bruyants et taciturnes
 que hantait l'odeur fade de nos morts en sursis et du vin
 [répandu ?

Te souvient-il
 des aveux mensongers de ta frêle romance ?
 Le refrain s'est brisé dans le fracas des bombes.
 Seuls dans les ténèbres où tout s'est écroulé,
 et perles dénouées jetées à quels pourceaux ?
 Seuls scintillent à vif
 les éclats de ton rire
 d'or natif.

L'homme alors m'approcha, et son parler fut bref :
 Dépose là ta race, ton passé, ton pays ;
 et ne fais pas musique
 de la souffrance humaine,
 camarade.

En diamant de feu,
 pour le plaisir des yeux,
 n'aiguise pas l'injustice,
 camarade.

Tiens, voici mon marteau :
 nous briserons ensemble les idoles pourries.
 Et voici ma faucille,
 nous couperons ensemble les blés déjà levés.

La foudre de ces mots dans mes deux poings fermés
 vers nos frères méconnus par l'Europe sereine,
 un jour je suis parti.

Sur l'écorce ridée des idoles barbues
 mon marteau s'est brisé ;
 et ma faucille s'est usée
 sur les silex moussus des préjugés du sang.

Me voici nu, revenu
 sur le sol nu
 où plongent les racines de mes plantes anciennes ;
 et dans ma tête chevelue
 s'éveille le ramage des images feuillues ;

et sur l'azur menteur de la mer caraïbe
voici monter vers moi
la puissante marée
des souvenirs qu'on ne tue pas.

ATLANTIDES

Les cathédrales englouties
déroulent vers le jour
les longues algues
de leurs chants somnolents.

Les galions pesants
remontent lentement
les escaliers du temps,
tournant vers les clartés fuyantes
les trous de leurs blessures
d'où s'écoule en silence
un long pleur d'or fluide.

C'est là
dans les pacages d'ombre
et sur la pente douce
des collines mobiles
que paissent les cadavres
aux barbes de lichen

C'est là que s'élaborent
nos futures explosions
et c'est là que s'assemblent
en sève incandescente
les floraisons de lave
pour nos cratères éteints

C'est là que la fureur des typhons
s'apaise ;
là où les races pacifiées
se sont laissées glisser.

Et seul
sur la suprême cime
de l'ultime corail
brûle mon œil intense
qui scrute le silence
des défunes cités.

KARUKÉRA

mon corps sue le roucou
dans mes narines saoules
tourbillonnent des odeurs de poisson

la blessure de mes yeux brûle
mes pleurs sont de piment
la mer est métal en fusion

— le soleil nid d'éclairs
et moulinet de haches

dans ma chair le soc brûlant
des pirogues géantes
les voilà !

les voilà !

loin très loin par delà la clameur des cayes
une furie de galops sur les vagues vaincues

— et dans ma main crispée
l'amitié chaude du silex

je me rappelle —
six fois le pipirit a fait siffler sa flèche
le malheur vole au rendez-vous
 ils débarquent !
 ils débarquent !

leurs gris-gris crachent des lucioles
la mort est flamme autour de moi
 la mort est nuit
 l'île chavire
 — et nul oiseau ne chantera plus
Karukéra

ENFANCE

le jour s'égosillait en frais appels
de bronze
que noyaient les draps mouillés de la fatigue

la voix plaintive de mes songes
avait la lancinance d'un robinet mal fermé
et la couleur de crépuscule
de l'eau de café

sur les plages du réveil
dans les soleils de nos cahiers
courait le rire virginal des vagues
surprises en plein milieu de leur toilette
par les sentiers endimanchés

le fruit râpeux de l'arbre à pain
aux yeux de lait et de latex
nous était pomme de discorde
comme ces crottes de saveur
dont l'arôme embaume le rêve
des enfants riches

plus tiède assurément
que la sueur du mois de Mai
la pluie pinçait d'un doigt distrait
un jeu d'accords mélancoliques
sur les toits mélodieux
et j'écoutais pousser la mousse des cailloux
dans la paix des ruelles

un souffle de paresse traversait nos siestes
d'une savate flâneuse
ou bien l'éclair soudain
d'un cocorico
cri de sentinelle égorgée
cri d'agonie
fusant d'un long buccin d'argent

puis brusquement le soir tombait
vol foudroyé de malfinis
croulant dans une immense clameur
de fleurs poignardées

MASQUES ET CHANSONS

à la mémoire d'Alexandre Stelio

qui veut voir pour deux noix ma lanterne magique
pour deux noix d'acajou sa clarté sa beauté ?
ah la jolie lanterne
brillant comme un château sous l'eau !

voyez ces candélabres ces droites baïonnettes
ces cocotiers fleuris d'oreilles écarlates
et de crêtes de coq

oyez ces cocotiers crier cokiyo
quand les grêles grillons d'une voix de crécelle
aiguisent leur refrain

une guêpe ça pique Angélique
ça pique une guêpe
quel sirop quel miel te pourra soulager
quel sirop quel miel ?

ah goulue ne fais pas cette moue
ne fais pas cette moue
si je t'ai ramené en guise de poisson
au bout de mon hameçon
la fille à chair de sapotille

zébu a bu a bu caïman
toute la joie et tout l'alcool du mardi — gras
sous les cornes du bœuf
nos diables sont lâchés nos démons déchaînés
à nous la danse des congos
la danse des hindous
le claquement des fouets le claquement des langues
et le rhum flambe haut
dans les gorges en feu

moko — djombi moko djombi mort aux zombis !
perché sur pattes d'échassier
ne broute pas de grâce nos tôles ondulées
ne crève pas les yeux de nos maisons
si nous chantons bien fort
zébu a bu.....
voudras-tu nous jeter des pistaches grillées ?

ô le sang chaud du soir sur nos masques séchant !

MIRAGES ÉTEINTS

aucun festin d'esprit ne m'a depuis restitué
le sel pur ni l'iode capiteux
repas pour ma félicité de jeune dieu marin
ni
sur les bleues frondaisons des vagues du matin
ce vif parfum de vie
que le vent effeuillait en œillets d'oxygène
ni
ces chants aphones d'oiseaux fabuleux
montant des atlantides de verdure
couchées à la surface du désert profond

le nord était alors le pôle de mes désirs
mon esprit devançait cette flèche qui vole
sur les vieux portulans vers le septentrion
faisant lever
plus proches de mon cœur que les îlets en face
à portée de cailloux les brumes de Thulé

et du nord cependant me venait la lumière
accrochée au flambant visage d'un matelot
à la coque dansante des navires
à l'aile des clairs oiseaux des mers

et les palais de marbre dressaient leur splendeur
sur un fond de collines dorées
Nausicaa aux épaules d'amphore
glissait voile furtive sur les vagues rieuses
et la blanche Ophélie flottait à l'horizon
calice de pureté et lys de clarté

quel soleil quel réveil ont fondu à jamais
mes neiges impossibles ?

PRIÈRE D'UN PETIT ENFANT NÈGRE

Seigneur
je suis très fatigué
je suis né fatigué
et j'ai beaucoup marché depuis le chant du coq
et le morne est bien haut
qui mène à leur école

Seigneur je ne veux plus aller à leur école ;
faites je vous en prie que je n'y aille plus.

Je veux suivre mon père dans les ravines fraîches
quand la nuit flotte encore dans le mystère des bois
où glissent les esprits que l'aube vient chasser.

Je veux aller pieds nus par les sentiers brûlés
qui longent vers midi les mares assoiffées.

Je veux dormir ma sieste au pied des lourds manguiers.

Je veux me réveiller
lorsque là-bas mugit la sirène des blancs
et que l'usine
ancrée sur l'océan des cannes
vomit dans la campagne son équipage nègre.

Seigneur je ne veux plus aller à leur école ;
faites je vous en prie que je n'y aille plus.

Ils racontent qu'il faut qu'un petit nègre y aille
pour qu'il devienne pareil
aux messieurs de la ville
aux messieurs comme il faut ;

mais moi je ne veux pas
devenir comme ils disent
un monsieur de la ville
un monsieur comme il faut.

Je préfère flâner le long des sucreries
où sont les sacs repus
que gonfle un sucre brun
autant que ma peau brune.

Je préfère
vers l'heure où la lune amoureuse
parle bas à l'oreille
des cocotiers penchés

écouter ce que dit
dans la nuit
la voix cassée d'un vieux qui raconte en fumant
les histoires de Zamba
et de compère Lapin
et bien d'autres choses encore
qui ne sont pas dans leurs livres.

Les nègres vous le savez n'ont que trop travaillé
pourquoi faut-il de plus
apprendre dans des livres
qui nous parlent de choses qui ne sont point d'ici.

Et puis
elle est vraiment trop triste leur école
triste comme
ces messieurs de la ville
ces messieurs comme il faut
qui ne savent plus danser le soir au clair de lune
qui ne savent plus marcher sur la chair de leurs pieds
qui ne savent plus conter les contes aux veillées —

Seigneur je ne veux plus aller à leur école.

REDÉCOUVERTE

Je reconnais mon île plate, et qui n'a pas bougé.
Voici les Trois-Ilets, et voici la Grand-Anse.
Voici derrière le Fort les bombardes rouillées.
Je suis comme l'anguille flairant les vents salés,
et qui tâte le pouls des courants.

Salut, île ! C'est moi. Voici ton enfant qui revient.
Par delà la ligne blanche des brisants,
et plus loin que les vagues aux paupières de feu,
je reconnais ton corps brûlé par les embruns.

J'ai souvent évoqué la douceur de tes plages
tandis que sous mes pas
crissait le sable du désert.
Et tous les fleuves du Sahel ne me sont rien
auprès de l'étang frais où je lave ma peine.

Salut terre matée, terre démâtée !
Ce n'est pas le limon que l'on cultive ici,
ni les fécondes alluvions.

C'est un sol sec que mon sang même
n'a pas pu attendrir,
et qui geint sous le soc comme femme éventrée.

Le salaire de l'homme ici,
ce n'est pas cet argent qui tinte clair, un soir de paye,
c'est l'espoir qui flotte incertain au sommet des cannes
saoûles de sucre.
Car rien n'a changé.

Les mouches sont toujours lourdes de vesou,
et l'air chargé de sueur.

ILES

Voici la maison basse
où ma race a poussé.
D'un tour de reins, la route
redresse son élan.
Ira-t-elle jusqu'aux eaux lasses
sous les manguiers là-bas ?

Odeurs de terre brûlée et de morue salée
coulant sous le museau de la soif.
Sourire plissant l'icaque mûre
d'un vieux visage.
Prière indécise des fumées.
Souffrance d'un long hennissement
grimpant la pente des ravines.
Voix de rhum
réchauffant de leur haleine
nos oreilles.
Dominos mitraillant le repos des oiseaux.

Rythmes de calypsos
au ventre chaud de nos banjos.
Rires du désir dans les viscères de la nuit.
Bouches privées de pain
buvant l'alcool mauvais
des mots.

L'île pousse vers demain
sa cargaison d'humanité.

MEMORIAL D'HEGESIPPE LEGITIMUS

— à mon père —

Quand tu parus, Légitimus,
c'était la danse des pieds ivres
sur la laine docile de nos têtes.
Ta parole plus belle que l'éclair d'un coupe — coupe
trancha les nœuds anciens.
Et nos filles sans honte purent élargir leur rire
jusqu'aux oreilles,
jusqu'aux étoiles ;
nos garçons décliner la rose sans odeur,
pour les duels fraternels fourbir leur langue neuve.

Tu disais Moi Légitimus, et le sol tremblait.
Le bataillon volant des abeilles vermeilles
friandes de vin et de sang
ouvrait ta marche solennelle.

En habit d'apparat, grelot d'argent au cou,
suivaient les lévriers de la bonne nouvelle,
noirs comme la nuit.
La soif rouge des dockers rêvait de mangues chues
et de têtes coupées.

Tu fus le poing terrible de mon peuple
sur la table de ses maîtres ;
le levain de ma race invaincue,
sa voix d'ambre et d'alcool.
Tu fus la colonne du temple, la poutre imputrescible
qui défie les termites du doute
et du sarcasme ;
l'Architecte aux yeux de voyance, Légitimus,
dont la truelle brille des reflets d'Aujourd'hui.

ADIEU " ADIEU FOULARDS "

— nous ne chanterons plus les
tristes spirituels désespérés —
Jacques Roumain

Non nous ne chanterons plus les défuntes romances
que soupiraient jadis les doudous de miel
déployant leurs foulards sur nos plages de sucre
pour saluer l'envol des goélettes ailées.

Nous ne pincerons plus nos plaintives guitares
pour célébrer Ninon ou la belle Amélie,
le cristal pur des rires, le piment des baisers,
ni les reflets de lune sur l'or des peaux brunes.

Nous ne redirons plus ces poèmes faciles
exaltant la beauté des îles fortunées,
odalisques couchées sur des tapis d'azur
que caresse l'haleine des suaves alizés.

Nous unirons nos voix en un bouquet de cris
à briser le tympan de nos frères endormis ;
et sur la proue ardente de nos îles,
les flammes de nos colères
rougeoieront dans la nuit en boucans d'espérance.

Nous obligerons la fleur sanglante du flamboyant
à livrer aux cyclones son message de feu ;
et dans la paix bleutée des aubes caraïbes
nos volcans réveillés cracheront des mots de soufre.

Mais forts de la nudité riche
des peuples sans racine
nous marcherons sereins parmi les cataclysmes.

LA MORT DE DELGRÈS

POÈME DRAMATIQUE EN UN ACTE

Delgrès est le Toussaint — Louverture de la Guadeloupe. Lorsque Bonaparte voulut remettre les fers de la servitude aux libres chevilles du peuple de mon pays, un homme se leva pour la lutte. Il s'appelait Delgrès.

Il sauva l'honneur de sa race. Après une longue suite de combats inégaux, il se fit sauter, sur les hauteurs du Matouba, avec trois cents des siens.

Son souvenir flotte au haut mât de l'île comme une droite flamme de fierté.

Il demandait pour prix de son sacrifice une larme seulement à la postérité.

Scène I

(Sur l'esplanade d'un fort, un officier mulâtre, Delgrès, entouré de quelques hommes de sa suite. Uniformes du temps de la Révolution —)

Delgrès

Que devient la panthère au pelage de nuit ?

un officier

L'espoir du peuple n'est plus qu'un fauve en cage
chérissant en secret la paix des muselières :
Pelage se tait.

Delgrès :

Que pense Ignace, le dogue au mufle frémissant ?

l'officier :

Ignace, j'en réponds, n'attend qu'un sifflement
pour enfoncer ses crocs dans la gorge des blancs.

Delgrès

Le Corse au regard froid a figé nos destins.
Il a dit guerre ! et la mort vers nous vole, et l'esclavage,
cette mort sans honneur.

l'officier :

La voix dolente du lambi se traîne de morne en morne
publiant la puissance des troupes de Richepanse.

un autre officier :

On dit qu'ils ont franchi la Rivière Salée ;
déjà grondent sur l'île les tonnerres aux cris rauques ;

Delgrès :

Le sanglier traqué se tourne vers la meute
et meurt en combattant. Nous aussi.
L'innocence violée par la force insolente

proclame par ma voix à l'univers muet :
nous sommes des hommes libres, et libres nous mourrons,
satisfaits toutefois si la postérité
accorde une larme
à nos malheurs.

Scène II

(A l'intérieur du fort, Delgrès inquiet, au milieu d'un
groupe de soldats en armes. Une estafette fait irruption
dans la cour.)

l'estafette :

Citoyen Delgrès, j'ai volé d'une traite
de Pointe-à-Pitre jusqu'ici.

Voici le pli scellé qu'Ignace m'a remis

Delgrès (il décachète et lit tout haut) :

Le courage succombe devant le nombre hostile.
Quand ils nous en tuent un, nous en massacrons vingt.
Mais roche après roche, nous cédon du terrain.
Cent fois dans la journée, ils nous ont attaqués,
et nos refrains pareils se mêlaient dans la lutte :
Marseillaise des noirs contre celle des blancs —
Ils viennent jusque dans nos bras
égorger nos fils, nos compagnes —
Que leur sang impur abreuve nos ravins !
Je me battrai jusqu'à Gourbeyre ;
je me battrai jusqu'à Basse-Terre ;
et, s'il le faut, jusque dans le cratère
de la Soufrière.

un officier (exalté) :

Ignace vaincra, ou il mourra.
Ignace ne recule pas.

Delgrès (grave) :

Puisque les chacals au poil jaune
forcent le tigre dans sa tanière,
c'est que Dieu, aujourd'hui, a choisi l'injustice.
Nous, nous la refusons.

chœur des soldats :

la liberté ou la mort !

Delgrès (très calme) :

Qu'on rassemble en ce lieu les réserves de poudre
et qu'on place une mèche à portée de ma main.
Ceux qui aiment l'honneur resteront près de moi
pour souhaiter bon accueil à nos envahisseurs.

un officier

Lorsque l'arbre s'écroule foudroyé par l'éclair,
il entraîne avec lui le peuple des arbustes ;
mais sous le tronc vaincu la vie refleurira

chœur des soldats :

Vivre libre ou mourir !

Scène III

(Mêmes personnages. Une deuxième estafette accourt, le souffle haletant).

l'estafette :

Les voilà, ils arrivent !
On entend le roulement de leurs pas
escaladant les pentes du Matouba.

Delgrès :

Halte au déboulé de ces chiens déchaînés !
bétail vil et servile que pousse à la curée
un maître sanguinaire, un tyran sans patrie.
Aux armes, citoyens ! et sus à ces esclaves !
Pas de pitié ! Point de quartier !
Le fruit âcre de la liberté
nous a laissé aux dents
la nostalgie du sang.
Debout ! citoyens, aux armes !

(Des soldats se ruent au dehors.

On entend des lambeaux de Marseillaise)

..... contre nous de la tyranni - i - e
l'étandard sanglant est levé

Delgrès :

Trop tard ! les miens refluent, tout espoir est perdu.
N'importe, frères, prolongeons le combat.
Exécutons les suprêmes figures de cette danse macabre.
Attirons l'ennemi jusqu'au cœur de la foudre,
et dans la mort unis par le nœud de la haine,
que le buisson ardent de nos corps embrasés
illumine le monde.

Les voilà ! le sort en est jeté,
Vive la liberté :

(une formidable explosion secoue la nuit. Le silence
pèse, lugubre, sur une scène de mort et de désolation).

un rescapé blanc :

Celui-là fut un homme,
qui sut mourir en criant : non !

un rescapé noir :

Le lion à la crinière de feu
a rugi d'agonie
dans les flammes de l'honneur,
mais voyez :
le ciel en sa mémoire verse des pleurs d'étoiles !

FRUITS DÉPAREILLÉS

je suis un fruit veuf de toute mémoire et de tout cousinage
sans même sur ma joue le chaud reflet
d'une chair congénère
fruit seul dans la corbeille pleine
non pas l'orange douce d'Andalousie
dont s'avive l'éclat
de l'or répercuté des somptueuses orangeries
mais la brune cabosse de cacao
roulant tête sans corps
parmi le peuple bigarré des fruits dépareillés
mangue de feu citron cuivré prune café
pomme acajou grenade ensanglantée

la terre qui m'a nourri
n'a pas la profondeur assurée des continents
je suis une dent mal chaussée dans l'éclatant dentier
des Caraïbes
un triple vouloir m'écartèle
moi que voici cloué
en plein cœur de la rose des vents
qui déploient leur vol polychrome
dans des directions trois fois infécondes

le parler qu'épouse ma voix d'outre-souffrance
 a mûri ses racines
 dans le tendre calcaire du pays latin
 il faudrait à mes lèvres épaisses
 des vocables plus lourds des verbes denses
 durs comme les galets de nos Lézardes
 des adjectifs vénéneux et foudroyants
 fleurs de sang fleurs de soufre
 à bleuir le cratère de ma bouche

je ne connais que l'histoire inscrite dans ma chair
 par le feu des fouets
 la brûlure des garrots
 des fers rouges
 et du viol
 pourquoi ce radeau négrier sans mât et sans voile
 largué au large
 des Amériques
 et qui ouvre sa route aveugle
 vers des lendemains que j'ignore ?
 pourquoi cette calebasse de maléfices portée jusqu'à
 [mes pieds
 sur les flots sans honneur du passé ?

mes mains n'ont élevé cathédrale ni mosquée
 elles n'ont pas modelé les fines poteries
 je n'ai pas connu les soifs rares et les nobles ivresses
 mes mains n'ont pas ciselé les plats ouvragés
 ni les lourdes argenteries

ma faim de tout temps fut vorace et grossière
 sur les murs d'aucun palais
 je n'ai eu loisir d'illustrer mes loisirs en fêtes de couleurs
 ou en festons de formes
 les caisses de savon casquées de tôles
 déchirées
 depuis toujours ont abrité
 ma nudité

ma musique n'est que le rythme de mon sang
 le cri rauque de ma chair
 mes yeux déchiffrent mal ces virgules sonores
 que des araignées mélomanes
 ont suspendues
 à la géométrique élégance
 des fils tendus

sans peur et sans bagages je grimpe
 agile vigie
 au haut mât du présent
 dos tourné à mon ombre et à toutes les ombres
 je vous salue
 formes sans vie et cependant vivantes
 millions d'œufs inclos
 future humanité
 dieux que l'avenir de ses doigts lumineux
 tendrement façonne.

BLACK BEAUTY

tes seins de satin noir
frémissant du galop de ton sang
bondissant
tes bras souples et longs dont le lissé ondule
ce blanc sourire
des yeux
dans la nuit du visage
éveillent en moi
ce soir
 les rythmes sourds
 les mains frappées
 les lentes mélopées
dont s'enivrent là-bas au pays de Guinée
nos sœurs
 noires et nues
et font lever en moi
ce soir
des crépuscules nègres lourds d'un sensuel émoi

BLACK BEAUTY

tes seins de satin noir
frémissant du galop de ton sang
bondissant
tes bras souples et longs dont le lissé ondule
ce blanc sourire
des yeux
dans la nuit du visage
éveillent en moi
ce soir
 les rythmes sourds
 les mains frappées
 les lentes mélopées
dont s'enivrent là-bas au pays de Guinée
nos sœurs
 noires et nues
et font lever en moi
ce soir
des crépuscules nègres lourds d'un sensuel émoi

car l'âme du noir pays où dorment les anciens
vit et parle ce soir
en la force inquiète le long de tes reins creux
en l'indolente allure d'une démarche fière
qui laisse —

 quand tu vas —
 traîner après tes pas
le fauve appel des nuits que dilate
 et qu'emplit
l'immense pulsation des tam —
 tams

 en fièvre
car dans ta voix surtout
 ta voix qui se souvient
vibre et pleure ce soir
l'âme du noir pays où dorment les anciens —

ALLELUIA

— à Leopold — Sédar Senghor —

J'ai disloqué l'épaule des montagnes,
brisé tous les écrans, tous les carcans,
noué à mon cou décharné
le collier des rivières et des fleuves,
remonté sans pagaie
l'invisible courant des peurs ancestrales,
déposé à l'orée des villages farouches
le lait crémeux, la natte fraîche
de ma confiance.
La forêt s'est parfois ouverte devant moi
en layons de sourires.
Le désert s'est fait doux à mon dos douloureux.
Et les femmes toujours m'ont livré leur regard
Alléluia !

Une fois cependant.....

Les démons au sourire de lumière
 ont glissé sous mes pas le gazon faux de l'amitié.
 Leur rire de chacal a salué ma chute
 au fond des puits sans bouche.
 J'ai traversé les eaux denses de la méfiance
 brandissant dans sa gloire la perle nue,
 la perle ingénue,
 que je m'en fus cueillir —
 si loin !
 dans les tendres ténèbres de mon sang.
 Alléluia !

Et par les rues béantes,
 je vais mendiant mon pain,
 le pain blanc de l'amour.
 Dans la sébile que je tends
 j'entends tinter des jetons sales.
 Mais j'irai au delà des faubourgs désolés,
 des marigots d'ombre pourrie,
 au delà des médinas,
 j'irai quêteant l'eau musicale des chansons.
 Car pour calmer ma longue soif
 il sied que je retourne à mes sources perdues.
 Alléluia !

AFRIQUE

— à Madeira Keita —

Tes surgeons refléurissent, Afrique
 dans la chair labourée de mon peuple,
 car tu germais en moi depuis la nuit des temps :

le temps des Pharaons lippus
 tournant leur tête de profil
 dans l'attitude hiératique
 souhaitée par les musées de la postérité ;

le temps que s'édifiait la science
 en pyramides de souffrances
 sur les rives du Nil
 et la nuque meurtrie des tribus asservies ;

le temps des lentes migrations
 qui m'amènèrent un soir jusqu'aux bords du Niger,
 parmi les bœufs porteurs et les chameaux rêveurs
 dans l'odeur du lait aigre et du crottin mouillé.

Je me suis étendu à l'ombre chétive des épineux
au pied de la mosquée sacrée
de Djenné.

Le sang frais des colas giclant entre mes dents,
je lisais le Coran en écrasant mes poux.

J'ai tenu dans ma main la main pâle de Djouder.
J'ai brandi en hurlant la lance de mes pères.
J'ai volé au-devant des hommes non circoncis
dont la peau est velue comme le cuir
de l'impur phacochère ;
mais la ruse des blancs divisa nos sagaies.

Je me suis réveillé pieds et poings garrotés
dans la cale empestée d'un navire négrier.
Pour deux barils de rhum et dix toises de coton
l'on me vendit comptant à un marchand d'esclaves.

Branche vive arrachée à l'arbre mutilé,
j'ai repoussé plus dru sur le sol étranger
car ma race est vivace et beaucoup plus tenace
que l'acacia coriace qui pousse à Saint-Domingue.

Depuis la nuit des temps, Afrique,
les fleuves de ton sang transportent les semences
que le soleil des îles fit éclore un matin
dans les lombes surpris de celle qui m'enfanta.

Je te connais, Afrique, de temps immémoriaux.
Avant que Picasso n'illustrât ton génie
en langage plastique,
je me suis arrêté, songeur,
devant la surdité lumineuse de tes masques,
réceptacles d'ébène
polis au fil des siècles,
où s'ajustent en silence
les puissances jugulées de l'esprit.

Quand je t'ai abordé Afrique,
je me suis plongé nu dans la confiance neuve
de tes matins,
à l'heure où la brousse sortait de son sommeil,
où sur les flots feuillus des savanes bruissantes
circulaient les échos du secret redoutable
porté sur l'aile des harmattans :
debout ! debout ! un jour nouveau s'annonce !

Je me suis levé tôt pour saluer l'aurore.
Mes ablutions faites et mon pagne noué,
dispos pour les travaux et les luttes du jour,
j'ai suivi mes aînés dans les lougans en friche.
J'ai cultivé, vois-tu, mon petit coin de terre,
car tu le sais,
dans les greniers communs,
j'ai pris soin de porter les épis de mon mil.

Et me voilà planté au carrefour de tes doutes,
Afrique,
comme le fétiche debout à l'entrée du village.
Mon oreille collée sur ton ventre tendu,
j'interroge les dieux.
Et scrutant le langage ambigu des cauris,
je cherche à discerner sous les rumeurs contraires,
le sûr cheminement
de ton destin.

CIRCONCISION

chœur des jeunes filles :
Quand le serpent lève sa tête
la timide tortue rentre la sienne.
le coryphée :
Serpent, ô serpent, pourquoi ce regard fixe ?
Que cherches-tu dans la case des vierges ?

Mes sœurs ô !
je crains ce serpent ! le danger est en lui !
il frappe comme la flèche dans le noir
et sa piqure est feu.
Non ! non ! ne souffrez pas qu'il m'approche.
les tams-tams :
Cataclysmes ! catastrophes ! calamités !
chœur des jeunes filles :
Où, mais où donc te caches-tu, douce tortue ?
Serait-ce sous les feuilles de la nuit ?
le coryphée :
J'ai vu dans la forêt une étrange créature :
je ne sais quel mille-pattes
aussi gros que mon bras

chœur des jeunes gens :

O jeunes filles !
nous vous cherchâmes longtemps dans l'épaisseur des mils
mais quand nous regardâmes,
ce n'était déjà plus que l'ombre d'un nuage.
Nous vous vîmes de loin,
de fort loin,
et nous plongeâmes dans l'écume des eaux,
mais vaine fut notre étreinte :
ce n'était déjà plus que flots d'argent coulant.
Nous entendîmes l'appel de vos voix
dans le vent sec
et nous jaillîmes de l'arbre comme la foudre,
mais seul l'oiseau de feu glissa entre nos doigts.

chœur des jeunes filles :

Qu'entends-je ?
le lion rugissant sur les traces de sa proie ?
Qu'est ceci ?
la masse d'un éléphant qui fait trembler le sol ?
que puis-je craindre ?
les yeux d'un caïman à la surface
d'un marigot ?

le coryphée :

Je crains ce serpent ! le danger est en lui !
regarde ! il a piqué ma pauvre sœur
la voilà toute enflée, et qui ne cesse de crier :
woï ! woï !...

les tams-tams :

Cataclysmes ! catastrophes ! calamités !

GOUACHES

foule ô plongeur des altitudes foule d'un pied aveugle
les bleus raisins de mon délire

que le vin pur des rythmes
coure en ondes de feu dans ton corps surpeuplé
sous l'ouragan des poinçs le tam-tam gémit
arbre décapité et femelle domptée
et tu poursuis en vain la flamme de tes mains !

vers quelle mort impossible veut se hâter le flux
de tes forces lachées ?

mais voici que tes pas se font déjà plus lourds
lente est ta danse qui s'enlise
dans les hautes herbes du sommeil
et vers les rives du repos nos pirogues lassées
cherchent leurs traces effacées
l'Est est un feu de brousse où galope la fuite
des bêtes de la nuit
l'aurore tache de sang qui va s'élargissant

dans quelle eau baptismale sous quel neuf oriflamme
pourrons-nous rassembler notre vigueur diffuse ?

MASQUE

douceur du cuivre poli
dans le halo des ténèbres sacrées
visage qu'éclaire l'étrange fulgurance
des aurores sans soleil
face où se reflète l'agonie
des torches de l'esprit
des incendies gratuits
au plus haut de leur nulle splendeur
masque où s'apaise et se compose
l'ardeur estivale des âmes
au midi de leur soif
calice d'or solaire nourri de lune
et de folie
masque insatiable
qui pourtant ne bois pas le sang clair des poulets
qui n'entends pas le cri des chèvres égorgées
je rejette comme toi la morne ivresse
des vins et de la chair
l'offrande fleurie des seins et des chansons
à l'heure fauve où je sais s'élever
l'encens soûlant
des grandes messes cannibales.

OHÉ LAPTOT

— à ma femme —

les silures emmaillotés d'herbe mouillée
vous ont de ces relents traversés de hoquets
que seuls connaissent
les chiens en laisse
courant après un os

ohé laptot une poignée veux-tu ?
juste une poignée
de ce riz rare du Derrary
qu'une enfant pure a repiqué

et les oiseaux baignés de fumée bleue
vous ont de ces chansons pavoisées de soleil
que seules connaissent
se glissant sous un œuf
les couleuvres en liesse

ohé laptot encore une gorgée
juste une gorgée
de ce lait frais d'Ouro-Mody
qu'une enfant douce à écrémé.....

et les vieux fromagers chargés de chimpanzés
vous ont de ces orages engrossés de torpeur
que seuls connaissent
courant derrière un fou
les peuples en détresse

FAMA MOUSSA

quand le lion surgit Fama Moussa
les gazelles se sauvent

devant toi
seul Allah
après toi Annabi
Fama Moussa

des dunes chauves du Gourma
aux sables mauves de Goundam
la corne creuse des bovidés
a colporté ta renommée
Fama Moussa

sous l'ombre douce des ficus
la joie de tes épouses est un étang sans ride
Fama Moussa
car la fleur de leur chair a été fécondée

déjà deux lunes
Fama Moussa
lunes de longues chevauchées !
ton oreille a connu la soif des voix femelles
et ta nuque est coincée dans les mâchoires
de la fatigue
et tes jambes défont
Fama Moussa
c'est le jarret de la chamelle avant l'ultime étape

tes yeux hèlent de loin la fumée du village
qui s'incline vers toi
comme une femme
qui te cligne de l'œil
ici est le repos
Fama Moussa
ici le mil et le dolo

griot glapis ton chant strident
voici voilant le cri des circoncis
la polyrythmie tendre des pilons
voici naître et flamber les mosquées
dans l'or du soleil mort

RYTHME

feux verts feux rouges
je pars je ne pars pas
je jouis de résister
si peu
si mal
aux eaux dociles
aux eaux rebelles
roulant autour de moi
je veux je ne veux pas
et tu m'imposes ta douceur
rythme
je suis maillon je sais
mais que la chaîne le comprenne
je voudrais me donner les délices d'attendre
le plaisir d'accepter
de reculer si tu avances
rythme
ô vous qui soumettez
votre oreille à vos yeux

vos mains à votre esprit
 sachez que je suis rythme
 je suis rythme et je suis danse
 mon corps n'est plus que sens
 mes yeux ne sont que sang
 je ne vois pas
 mon oreille bat la mesure
 quelque part près de mes pieds
 je n'entends pas
 ma chair et mon esprit
 chacun de son côté
 dansent le dos tourné
 je ne sais pas
 je suis rythme vous dis-je
 rythme de danse
 rythme et cadence
 oui c'est moi l'enfant sourd
 moi le nègre fou
 fou du bijou d'un sou
 que Verlaine
 dédaigne
 je suis le flot
 le flot de la marée
 qui vit d'aller jusqu'au rivage
 sable ou rocher qu'importe
 je suis la peau
 la peau loquace du bongo
 sous le galop des paumes rudes
 et vous dont l'ouïe est policée
 pardonnez-moi

comprenez-moi
 si malgré Mallarmé
 je veux haut proclamer
 que la vie n'est que rythme
 et rythme au sein d'un rythme

SATCHMO

non
ne fermez pas l'oreille
aux hoquets aux sanglots
aux subtils glissandos
à la stridence à l'insistance
à la cadence
des blues
— swingués oh !
par la trompette de Satchmo

plainte étouffée dans le gosier
du noir lynché

glouglou du sang
glissant
sur les courants puissants
du fleuve
Mississippi

lent balancement
des corps
frénésie des sermons et longs cris d'hystérie
dans le roulis
des églises noires
du Missouri

éclairs verts jaillissant
des bûchers crépitants
de Virginie
du Kentucky
de Géorgie

désirs rouges réchauffant
les nuits d'Alabama
d'Oklahoma
des Bahamas

non
ne fermez pas l'oreille
aux hoquets aux sanglots
aux subtils glissandos
à la stridence à l'insistance à la cadence
des blues
— swingués oh !
par la trompette de Satchmo

ne fermez pas l'oreille
aux rires aux soupirs
aux délires
aux éclats aux oua-oua
à la joie
qui se bousculent —
ha ha !
qui s'accumulent —
j'te crois !
— dans la trompette de Satchmo

sourires des bébés noirs
éclairant la nuit
noire
d'Alabama
d'Oklahoma
des Bahamas

joie truquée des filles noires
des filles jaunes
dans les cabarets noirs
de Harlem
cherchant au fond d'un whisky brun
d'un whisky or
le visage oublié
d'un garçon brun
d'un garçon jaune
de Bâton Rouge
ou de Natchez

rires du peuple noir
roulant dans les rues
noires
de Frisco
de Chicago
de Santiago

non
ne fermez pas l'oreille
aux rires aux soupirs
aux délires
aux éclats aux oua-oua
à la joie
qui se bousculent —
 ha ha !
qui s'accumulent —
 j'te crois !
 — dans la trompette de Satchmo

AMÉRIQUE

je suis le fer fiché dans les chairs de ta plaie
l'arête coincée dans le goulot
de ton gosier
l'éclat d'anthracite dans la roche de tes os
et nul baptême
nulle ablution ne te lavera de moi
Amérique

les neiges fleurissant tes plaines de coton
c'est ma sueur féconde
 c'est mon sang
 ta richesse

les sèves de douceur
dans tes roseaux aux longs cheveux d'argent
ce sont mes larmes non taries

dans la bruyance de tes machines
de tes mines
de tes usines
dans la violence des voix de cuivre
des voix de nez
des voix enrouées de ta musique

entends l'accent de ma colère
de ma douleur
et de mes hontes

Amérique

les nuées de charbon sur tes banlieues en deuil
non ce n'est pas la suie de ma peau
souillant la lumière des hommes
c'est la cendre de mes os calcinés
dans l'incendie des lynchages

l'acier de tes buildings coule
dans mes muscles de bronze
car je porte sur mes épaules
tout le poids du Nouveau-Monde

je suis l'ombre de ton corps
la nourrice aux mamelles de nuit
dont le lait enrichit la vigueur de ton sang
la pâleur de ton teint
— tu ne peux te défaire de moi

j'ai la fureur des amants éconduits
j'implanterai mes dents
dans ta chair lumineuse
ô terre de viol
terre d'injustice
et d'avenir
je briserai ton échine —
si fragile entre Colon et Panama —
je nouerai autour de ta taille arquée
une étroite ceinture d'incandescence
de convoitises

ma voix
— celle de Césaire et de Mac Kay
de Robeson et de Guillen
sera plus forte que ton orgueil
plus haute que tes gratte-ciel
car elle jaillit des sombres entrailles de la souffrance
Amérique

NEGRITUDE

— à Aimé Césaire —

Au temps où tu chanta la jeunesse du monde,
je sais qu'ils se chauffaient au brasier de ta voix :
mais ta jeunesse même leur était une offense.

Et quand tu dévoilais sur ton corps désarmé
l'ardente floraison des hautes cicatrices,
bien sûr qu'ils s'empressaient de cueillir sur tes cils,
pour la monter en perle, toute larme accomplie,
mais ton silence même leur était insolence.

Et si tu proclamais l'allégresse des sens,
je sais bien qu'ils buvaient le vin trouble des sons ;
mais leur ivresse même leur était indécence.

Un jour tu comprendras que ta musique est morte
et qu'il n'est plus d'oreille que tu puisses séduire.
Ta flûte leur est tam-tam, ton tam-tam vacarme,
et quand tu crois chanter, ils s'effraient de tes cris,

Sur la vieille guitare des sentiments humains
est-il des cordes sourdes au baiser de nos doigts ?
Tire de ton balafong la chanson de ton sang ;
ensemence ta nuit, et les chiens se tairont.

GHETTO

pourquoi m'enfermerais-je
dans cette image de moi
qu'ils voudraient pétrifier ?
pitié je dis pitié !
j'étouffe dans le ghetto de l'exotisme

non je ne suis pas cette idole
d'ébène
humant l'encens profane
qu'on brûle
dans les musées de l'exotisme

je ne suis pas ce cannibale
de foire
roulant des prunelles d'ivoire
pour le frisson des gosses

si je pousse le cri
qui me brûle la gorge
c'est que mon ventre bout
de la faim de mes frères

et si parfois je hurle ma souffrance
c'est que j'ai l'orteil pris
sous la botte des autres

le rossignol chante sur plusieurs notes
finies mes plaintes monocordes !

je ne suis pas l'acteur
tout barbouillé de suie
qui sanglote sa peine
bras levés vers le ciel
sous l'œil des caméras

je ne suis pas non plus
statue figée du révolté
ou de la damnation
je suis bête vivante
bête de proie
toujours prête à bondir

à bondir sur la vie
qui se moque des morts
à bondir sur la joie
qui n'a pas de passeport
à bondir sur l'amour
qui passe devant ma porte

je dirai Beethoven
sourd
au milieu des tumultes

car c'est pour moi
pour moi qui peux mieux le comprendre
qu'il déchaîne ses orages

je chanterai Rimbaud
qui voulut se faire nègre
pour mieux parler aux hommes
le langage des genèses

et je louerai Matisse
et Braque et Picasso
d'avoir su retrouver sous la rigidité
des formes élémentales
le vieux secret des rythmes
qui font chanter la vie

oui j'exalterai l'homme
tous les hommes
j'irai à eux
le cœur plein de chansons
les mains lourdes
d'amitié
car ils sont faits à mon image

INVITATION A BOIRE

prends donc un peu de ce vin
âpre
et que j'avais promis à des soifs plus rudes

tu dis ?
non ce n'est pas l'ivresse que tu crains je sais
je sais la trouble connivence
qui naît des verres que l'on choque
cette lumière et ce sang
dansant au fond
d'un carafon
et l'heure fragile
et ce pacte plus fragile de nos mains

la tienne un peu moins pâle —
c'est le sourire de l'aurore ?
la mienne moins obscure —
est-ce la nuit qui va mourant ?

POÈME

fleur ou flamme
spirale de grâce
jeu des courbes fugaces
éclair féroce des lames
vol de clameurs enfuies
de pétales de feu
cris titubant dans la nuit
des oreilles
poème

je guette l'arôme et la saveur des mots
dans les virages
du langage
l'émeute des images hurle
sous la fenêtre close
de mes yeux
un train spécial de paroles
sans voix
surgit du futur sans rails
une fumée de prose
brouille les hublots de l'âme

je sais au cœur des pierres milliaires
un prurit de tendresse
des nids d'oiseaux siffleurs
poème

un frisselis d'ailes bleues
sous l'aisselle des grues
au long col d'acier
une soif de justice
dans la gueule des hauts fourneaux
le ricochet d'un rire
l'éclat pourpre d'un sourire
sur l'étang lourd
de tous les jours

je sais l'odeur des chairs jeunes
des fruits pourris
et du pêché
poème

LANGAGE

— à Lénis Blanche —

Quelle pure que soit la main, et nette des commerces
où parfois il advient que la plume s'abaisse,
je récusé l'écrit ; proses rares, cadences négociées
qui se voudraient poème.

Je ne veux pas céder aux sourds et aux avides
vifs à escamoter comme un écu d'argent
la lumière de mon verbe

Je ne veux pas régler le vol de la parole
et les pesées secrètes de son cours,
ni ses pudeurs ni ses reflux,
sur les passages cloutés de nos banalités.

J'eusse goûté un langage
qui ne fût sens ni rythme, et pas même musique,
mais chuchotis de sève au cœur rocheux des mots
plus discret mille fois et doucement obsédant
que l'image d'un rêve se mouvant dans un rêve ;

germination muette des réponses
là même où la question n'est pas encore posée

douce poussée des larmes
sous la paupière close des corolles,
quand la fleur s'alourdit
des sanglots de la nuit.

SPLEEN

Le temps s'attarde
entre les pages de l'annuaire
muant en gerbes sèches
de chiffres et de noms
les sèves dérobées à nos matins flétris.

L'éternité repose
dans la transparence pourpre
de ce cassis
que je n'ose pas toucher.

Dehors mer d'or et clapotis de boue ;
amante en attente ou platane oublié
une ombre se profile
tremblante et immobile.

Et lui là-haut
tout seul
qu'a-t-il à se marrer tout seul

avec son rire de faux argent
comme un que Juin a rendu fou
le soleil ?

Ah ! pouvoir botter sa gueule blême !

J'ai trop bouffé hier au ciné
de ces cadavres servis frais
qu'ils découpaient
qu'ils charcutaient
avec leur langue bien affûtée.

Et puis j'ai mal dormi
parmi le chant dolent
des enterrements
et les cortèges de punaises
en habit noir
trainant leurs panses de repus
dans la neige de mes draps.

Et là tout près ce robinet
ce robinet diabétique
cessera-t-il de pissoter
ses urines vineuses ?

EN CE TEMPS-LA ...

ce sera un jour de fête et de catastrophe

sur la gorge nue
des jeunes filles aux robes d'innocence
s'ouvriront ça et là des yeux de cendre
des yeux de lèpre

des enfants lamenteront
en trois langues sans lexique
leur dégoût du pain et des jeux

sur le parvis des basiliques
des Mongols en faux col
se rouleront dans l'herbe crue
déclamant sur des airs de Rimsky-Korsakov
de ces vers que Prévert n'eût pas rêvé d'écrire

des aveugles dans les carrefours
avec des gestes de grue détraquée
décriront en langage sacré
les ébats minutieux
des grands sauriens et des petits vauriens

les candidats aux élections et aux prébendes
feront des signes de connivence à la nuit
leur plus sûr appui

autour des banques et des instituts
de jeunes vieillards sans chaleur
danseront des danses sans grâce
au rythme des machines à dactylographier

de doux sociologues aux joues duveteuses
boiront avec une jolie moue
de dégoût
le vin épais de la célébrité
dans les paumes calleuses du prolétariat

en ce temps-là le soleil
refusera de réchauffer
la peau ridée des vieilles pierres
l'hiver se glissera dans les serres fleuries
et les chapelles funéraires
pour lorgner le printemps en déshabillé

sur les rives des Tamises
nos mosquées en pisé
transformées en musées
rediront les grâces du passé
ailerons d'avions
fauteuils profilés et lavabos polis

la Chine surpeuplée
sera la Ville à Six Etages
où de petits Chinois
jaunes comme la fleur d'or du tournesol
déploieront de longs cous
orientés en vain vers la lumière

en ce temps-là
je serai peut-être un porc au ventre lisse
creusant d'un groin fébrile
le fumier de mes vies écoulées
dans l'espoir d'exhumer avant mes funérailles
culinaires
telle perle négligée d'Aragon
ou de St John Perse

car ce sera je vous le dis
un jour de fête et de catastrophe

DIALOGUE

— à Louis Aragon —

L'ouragan a fauché l'épi de mes vingt ans,
dispersant mes serments dans le vent volubile.
Vers la nuit minérale mes racines cheminent.
Toute lueur m'est blessure ; tout murmure m'assourdit.
La sève s'épaissit qui sourd de mon cœur lourd.

— Tu as choisi la vie qui se boit à longs traits
au goulot des heures creuses.
Et te voilà couché comme un arbre allongé
dans le lit de la terre.

— J'ai sondé tous les gués, soupesé tous les ponts.
Pas de nœud que ma main n'ait voulu dénouer.
Et je me suis parlé par la bouche des autres
afin de mieux m'entendre et de mieux me confondre.
Les mots dont j'use encore ont perdu leur odeur.
Ce sont boules qui roulent
sur le billard de mon ennui.

— Ton souffle s'est usé aux jeux mols et légers.
Voici les fruits coriaces promis à tes dents dures.
L'aujourd'hui est un œuf qu'il faut avaler cru,
les apprêts du festin n'étant pas terminés.

— J'ai verrouillé ma porte. J'ai tiré les rideaux.
Chassez-moi ces hâbleurs, ces penseurs, ces poseurs.
J'ai vu l'enfant hilare piétiner l'avenir.
J'ai vu l'homme comblé vagir comme une chèvre.
J'ai vu l'aveugle au soir privé de ses deux mains.
Laissez-moi m'enrouler dans l'ovaire des rêves !

— La barricade du présent ne se contourne pas.
Tu dois t'ouvrir ta brèche, pierre après pierre ;
peine après peine élargir ta trouée.
Au delà du boyau sera-ce azur ou nuit ?
Seul l'accueil de tes pairs un jour te le dira.

— Oh ! que le lait du soir humecte mes yeux secs !
J'ai soif de ces mirages que les enfants inventent
Donnez-moi les jouets que je me suis dédiés,
ces paroles plus douces que l'herbe au matin frais.

— La voix d'or des sirènes coule dans ton oreille
les cantilènes du sommeil.
Mais l'action aux seins durs, sœur jumelle de la vie,
déjà pousse son cri d'amour et de courroux.

BALLES D'OR

ô cieux sanguinolents et feux de la Saint-Jean
au long des escaliers les chevaux galopant
le rire pur des assiettes secouant la nuit creuse
et les joies vespérales
nimbant le roi Kondo
d'une auréole de fleurs bleues

un sanglot d'herbes folles étouffe le fossé
dans les ruches là-haut un avenir fermente
dérive de traîneaux sur les courbes huileuses
l'élan des rails rouillés s'est fondu dans le sable

à moi la tendre cervelle
des noix de coco
et la furie d'un coq
crachant des plumes blanches

des grappes de vivats pendent de tous les toits
beau navire de haut vol fends le flot des bravos
ta parole balle d'or au cœur neuf des foules —

TABLE DES MATIÈRES

Marie Galante.....	5
Atlantides	9
Karukéra	11
Enfance	13
Masque et chansons	15
Mirages éteints.....	17
Prière d'un petit enfant	19
Redécouverte	23
Iles	25
Mémorial d'Hégésippe Légitimus	27
Adieu « Adieu foulards »	29
La mort de Delgrès (poème dramatique en un acte)	31
Fruits déparcillés.....	37
Black & Beauty	41
Alléluia	43
Afrique	45
Circoncision.....	49
Gouaches	51
Masque	53
Ohé laptot.....	55

Fama Moussa	57
Rythme.....	59
Satchmo	63
Amérique.....	67
Négritude.....	71
Ghetto	73
Invitation à boire	77
Poème.....	79
Langage.....	81
Spleen.....	83
En ce temps-là.....	85
Dialogue	89
Balles d'or.....	91



Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Imprimeur : 10517 - Premier dépôt légal : 1961 - Dépôt légal : mai 1995
Imprimé en C.E.E.